

16 | 2025

INTERFRANCOPHONIES

Revue des littératures et cultures d'expression française



Mémoires et reconstructions du Liban

Simonetta Valenti, Karl Akiki, Chiara Denti (dir.)

Légendes et incertitudes dans *Le dernier seigneur de Marsad* de Charif Majdalani : Histoire et imaginaire

Bernadette Rey Mimoso-Ruiz

Résumé | La saga familiale libanaise que constitue *Le dernier seigneur de Marsad* de Charif Majdalani traverse plus d'un demi-siècle et se place sous la parole d'un narrateur à la fois extra et homodiégétique, témoin qui raconte des épisodes qu'il a lui-même vécus, d'autres qui lui ont été rapportés et qui se contredisent ou, le plus souvent, des situations qu'il imagine ou dont il n'est pas certain. Ces hésitations métaphorisent la part inventive que peut comporter l'Histoire pour combler les vides laissés par l'invisible qui anime sentiments, ambitions et tractations secrètes.

Majdalani met ainsi en lumière les ambiguïtés de l'Histoire du Liban, tout en dressant un tableau social fidèle où les rêves de puissance et de gloire, les alliances opportunistes, se doublent d'une aspiration aristocratique empreinte de vanité et de démonstration de richesse.

Ainsi, l'intrigue romanesque est-elle l'opportunité de décrire un Liban contradictoire qui lentement, par l'usure du temps, perd peu à peu son prestige et son illusoire unité et pose une nouvelle fois la complexité de saisir l'Histoire et de l'écrire.

Pour citer cet article : Bernadette Rey Mimoso-Ruiz, « Légendes et incertitudes dans *Le dernier seigneur de Marsad* de Charif Majdalani : Histoire et imaginaire », dans *Interfrancophonies*, « Mémoires et reconstructions du Liban » (Simonetta Valenti, Karl Akiki, Chiara Denti (dir.), no 16, 2025, pp. 19-32.



Interfrancophonies, revue des littératures et des cultures d'expression française, souhaite contribuer au développement des rapports culturels entre les pays francophones et les écrivains qui, à titre individuel, ont choisi le français comme langue d'écriture et de communication. Née de l'idée de Ruggero Campagnoli, en 2003, et dirigée par Anna Paola Soncini Fratta, *Interfrancophonies* espère – sans exclure une perspective comparatiste, et sans se référer à un quelconque « modèle », linguistique, politique ou économique, colonial ou postcolonial – contribuer à la définition et à l'illustration de l'identité, des problèmes et des interrogations de chacun.

Grâce à une tradition solide de travail en commun et au renouvellement de son comité scientifique international, *Interfrancophonies* confirme avec cette “nouvelle série” une mission déjà entamée il y a plus d'une décennie ; elle met ainsi à la disposition des chercheurs et des curieux, à travers son nouveau site en libre accès et dans le respect des standard scientifiques internationaux, un organe fondamental de recherche qui se veut aussi un espace de dialogue.

Interfrancophonies paraît une fois par an avec un numéro thématique. Les articles proposés sont évalués en double blind peer review ; n'hésitez pas à consulter la page Consignes aux auteurs ou à écrire à la Rédaction pour tout renseignement supplémentaire.

Directrice émerite co-fondatrice

Anna Paola SONCINI FRATTA (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Directrice

Paola PUCCINI (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Comité de direction

Alessandro COSTANTINI (Università Ca' Foscari – Venezia)

Fernando FUNARI (Università degli Studi di Firenze)

Cristina SCHIAVONE (Università di Macerata)

Francesca TODESCO (Università degli Studi di Udine)

Comité de rédaction

Eleonora MARZI – Rédactrice en chef (Università degli Studi di Chieti-Pescara “G. D'Annunzio”)

Silvia BORASO (Università Ca' Foscari – Venezia)

Benedetta DE BONIS (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Sara DEL ROSSI (University of Warsaw)

Giorgia LO NIGRO (Università degli Studi di Udine)

Myriam VIEN (Università degli Studi di Firenze)

Francesco VIGNOLI (Università degli Studi di Firenze)

Conseil scientifique international

Michel BENIAMINO ; André-Patient BOKIBA ; Ahmed CHENIKI ; Yves CHEMILA ; Jean François DURAND ; Gilles DUPUIS ; Georges FRERIS ; Patricia GODBOUT ; Jean JONASSAINT ; Marc QUAGHEBEUR ; Antoine TSHTUNGU KONGOLO ; Molly LYNCH ; Éric LYSØE ; Daouda MAR ; Catia NANNONI ; Falilou NDIAYE ; Srilata RAVI ; Vidya VENCATESAN ; Josée VINCENT

Mentions légales

© InterFrancophonies 2003 - ISSN 2038-5943
Régiistré auprès du Tribunal de Bologne n. 7674
Site Web : <http://www.interfrancophonies.org/>

Grafica e Logo: Elena Ceccato

Légendes et incertitudes dans *Le dernier seigneur de Marsad* de Charif Majdalani : Histoire et imaginaire

BERNADETTE REY MIMOSO-RUIZ

L'histoire n'est pas une science, c'est un art. On n'y réussit que par l'imagination.
Anatole France¹, *Le Jardin d'Épicure*

Depuis *L'Histoire de la Grande Maison*, son premier roman, la critique a lié Majdalani à l'histoire du Liban, comme s'il était naturel qu'un écrivain se consacrât à se faire témoin du passé, analyse ce qui a construit son pays, dans la tradition gréco-latine ou médiévale qui mêle réflexion philosophique et faits historiques, exploits légendaires et réalités observées ou retransmises². Si cette approche de l'auteur comporte une part de vérité, elle néglige cependant le rôle que joue l'imaginaire, sans lequel il n'est pas de littérature, tandis que les historiens des temps modernes fustigent la part créatrice du récit historique au nom de l'authenticité. Sans entrer dans le débat toujours actuel de l'écriture de l'Histoire, il est aisément de remarquer que la rédaction des faits est forcément, de manière plus ou moins prononcée, soumise à une certaine subjectivité. Par suite, lorsqu'elle s'inscrit dans une fiction, elle entre dans le champ de la création et ne restitue qu'une parcelle des événements, pose un regard affectif sur le déroulement des faits en introduisant la psychologie des personnages, leur position sociale, géographique, et les intrigues qui se nouent dans le récit. Demeure malgré tout une empreinte sensible de l'époque dans laquelle se situe l'action du récit, des détails suggestifs, des événements importants ou anodins qui suffisent parfois à restituer une part historique ou *a minima*, sociale. C'est ainsi que Marguerite Yourcenar évoque l'époque d'Hadrien, certes au gré des pensées d'un empereur vieillissant plongé

¹ France A., *Le Jardin d'Épicure* [1894], Bruxelles, UltraLettres, 2013, p. 54.

² Voir le chapitre « Histoire d'un parvenu » dans l'ouvrage de Gengembre G., *Le roman historique*, Paris, Klincksieck, coll. « 50 questions », 2006, p. 15-22.

dans ses souvenirs, mais qui, pourtant, donne du II^e siècle une vision particulièrement pertinente dans ce qu'elle comporte de profonde subtilité. De même, Marcel Proust, qui n'a pas vocation d'historien, apporte un éclairage saisissant sur la Belle Époque, comme Zola l'avait fait pour le Second Empire. Il s'agit donc d'une évocation, d'une mise en lumière d'un moment donné, dans un espace choisi et qui prend vie dans une fiction, tant les personnages ne peuvent évoluer que dans un contexte qui participe directement ou indirectement à l'élaboration du récit. Ivan Jablonka rappelle les diverses écoles d'historiens et la « querelle » entre littérature et histoire, mais ne manque pas de retomber aux remarques désobligeantes des historiens en soulignant que : « l'écrivain répond par l'argument des "vérités supérieures". [...] L'écrivain-rhapsode a une vision instantanée de la vérité³ ».

Pour Majdalani, comme pour ses prédecesseurs, il n'est pas question de se penser comme un prophète, ni d'écrire un roman historique⁴, ni même d'établir un état des lieux du Liban à un moment donné, mais ainsi qu'il l'exprime, d'observer et de raconter l'histoire d'une famille⁵ et sa lente détérioration où les faits personnels rejoignent, subissent ou annoncent des événements historiques :

Ce qui m'intéresse et qui est, je crois, au cœur de la plupart de mes livres, c'est la question du temps, mais non pas seulement le temps intime et la perception de son passage par l'individu, mais le temps long, c'est-à-dire la marche de l'Histoire. Ce que j'essaye de faire, c'est de décrire les changements et les transformations que l'Histoire apporte [...]⁶.

Il en va ainsi pour la plupart de ses romans, mais *Le dernier seigneur de Marsad*⁷ peut être mis en exergue de procédés littéraires représentatifs de la démarche de l'écrivain face à l'Histoire. En effet, se mêlent dans le récit une double diégèse, mais toujours sous le regard d'un même narrateur tantôt intradiégétique, tantôt extradiégétique, dont le statut change selon qu'il raconte ses propres souvenirs ou qu'il transmette les anecdotes qu'on lui a rapportées. De cette indécision entre le vécu et l'entendu, naît une hésitation quant au déroulement réel des événements, et laisse parler l'imaginaire qui s'infiltra dans les blancs laissés par le doute.

³ Jablonka I., *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales* [2014], nouvelle préface, Paris, Seuil, coll. « Histoire », 2017, p. 112.

⁴ Gengembre G., *Le roman historique... cit.*, p. 11 et suiv.

⁵ Voir à ce propos, Morel El Chami N., « Charif Majdalani, un certain regard sur l'histoire libanaise », dans *Revue algérienne des lettres*, vol. 4, n°1, 2020, p. 127-139, Valenti S., « Biographie imaginaire, roman social et roman métahistorique dans *Des vies possibles* de Charif Majdalani », dans *Migrations et résilience : le pari du Liban*, Presses universitaires de l'Institut Catholique de Toulouse, 2022, p. 83-104 et El Adouli N., « Histoire et mémoire dans *Villa des femmes* de Charif Majdalani », *ibid.*, p. 105-117.

⁶ Ajami C. Z., « Entretien avec Charif Majdalani », dans *Ici Beyrouth*, 14 juillet 2022 : <<https://marenostrum.pm/charif-majdalani/>>, consultée le 22/3/2023.

⁷ Majdalani C., *Le dernier seigneur de Marsad*, Paris, Seuil, 2013.

Je crois que la littérature a aujourd’hui un rôle essentiel dans la réécriture de l’Histoire, celle notamment des grands récits nationaux, que les historiens ont longtemps contribué à fabriquer, comme des romanciers d’ailleurs, œuvrant de ce fait à l’établissement des identités nationales. Le roman peut se donner pour rôle de défaire ces histoires, d’en démonter la mécanique, d’en montrer tous les refoulements, les non-dits, toutes la part de fiction aussi, et de proposer une autre manière de lire et de comprendre les événements [...]⁸.

Ainsi, *Le dernier seigneur de Marsad* n’est-il le reflet d’aucune objectivité scientifique puisque guidé par du ressenti, des déductions personnelles, des rumeurs et légendes qui entourent la famille des Khattar durant plus d’un siècle au cœur de Beyrouth. Le titre est par ailleurs, annonciateur de la fin d’une époque où les chrétiens dominaient, de manière quasi féodale, la scène politique.

Si le roman historique s’appuie sur une chronologie dans laquelle agissent les protagonistes, ou s’ancre dans un moment dûment daté, il n’en est rien chez Majdalani. En effet, le roman qui nous occupe retrace par bribes une saga familiale, au fil des souvenirs qui viennent à l’esprit du narrateur dans l’errance du dédale de sa mémoire.

La couleur est annoncée dès l’incipit qui oppose faits réels en 1964 : « bagarres entre chefs de clan, fusillades, intrusions des habitants de Basta ou meetings politiques houleux⁹ » préfigurant le chaos, à un incident privé en précisant que « rien ne marqua plus les esprits que l’enlèvement de la fille cadette de Chakib Khattar¹⁰ ». La date indique le point nodal du roman dans une période où des troubles commencent à apparaître, sans que la société bourgeoise en soit bouleversée puisque davantage préoccupée par le scandale qui la touche.

Ensuite, le récit oscille entre présent (la rédaction du récit), passé proche (la jeunesse des protagonistes, la guerre civile) et lointain (les origines de la famille Khattar), ce qui ajoute aux incertitudes du narrateur en confrontant ce qu’il a vécu à ce qui lui a été raconté et aux hypothèses qu’il avance pour expliquer des intentions, des stratégies. De cet apparent désordre résulte la fresque à la fois historique, puisque liée à l’évolution du Liban, et intime d’un clan puissant et d’un pays instable qui défait la légende d’une *Suisse orientale*, comme on l’a souvent qualifié. Ainsi le narratif se fait-il métaphore de l’historique dans la confusion apparente dont le lecteur s’emploie à reconstruire la logique, en suivant un cheminement qui se veut enquête autour de l’enlèvement de la jeune Simone Khattar par le fils du régisseur de son père.

Il s’agira ici de débusquer en quoi le roman offre une perspective symbolique de l’histoire du Liban avant d’observer les éléments

⁸ Rey Mimoso-Ruiz B., « Entretien Charif Majdalani », dans *Migrations et résilience : le pari du Liban*, Presses universitaires de l’Institut Catholique de Toulouse, 2022, p. 77.

⁹ Majdalani C., *Le dernier seigneur de Marsad...*, cit., p. 9.

¹⁰ *Ibid.*

subjectifs qui laissent planer un doute quant à l'authenticité des faits présentés.

L'ASCENSION D'UNE FAMILLE OU LE PORTRAIT DU LIBAN

Le clan des Khattar, objet central du roman, n'a qu'une durée limitée qui va du XIX^e siècle à la guerre civile de 1975. Sa prospérité se manifeste tout d'abord par la mention de la propriété des terres de Kfar Issa dont le narrateur précise qu'elles « auraient été données en cadeau à l'ancêtre de la famille par le sultan d'Istanbul, en guise de récompense pour service rendu¹¹ ». Aucune autre indication n'est présente, ce qui renvoie à une époque trop vaste pour être précise¹², sans que la véracité de ce bienfait ottoman soit établie, puisqu'il est mentionné qu'il s'agit d'une « légende longtemps tenue pour fait avéré¹³ ». Ce présupposé est même suspect aux yeux du narrateur qui émet l'idée que derrière l'origine fabuleuse peut se dissimuler une opération financière : « Or, il est plus probable que les terres de Kfar Issa aient été acquises par Chakib l'ancien pour une raison quelconque, remboursement de dette ou hypothèque, à moins qu'elles ne fussent dans l'héritage des Sabbagh¹⁴ ». Le seul élément vérifiable est la visite de Mkhayel Khattar, le père de Chakib en 1902 ou 1904, réellement inscrite dans la période ottomane¹⁵. Ainsi, dès les premières pages, le portrait libanais a les couleurs de l'impressionnisme que viendront corriger des détails relatifs au déroulé de l'Histoire.

Outre le fait que Kfar Issa est un espace-clé du roman, cet aparté dans la narration est l'occasion d'épingler les familles bourgeoisies beyrouthines qui créent leurs propres « mythes [...] cherchant à légitimer leurs possessions immenses dans la plaine de la Bekaa ou dans les montagnes et qui se donnent ainsi de l'ancienneté et du prestige¹⁶ ».

De facto, la richesse commerciale ou industrielle s'ennoblit de la possession de terres, à l'identique de l'aristocratie européenne qui repose sur d'anciens fiefs accordés par le roi, surtout lorsqu'ils remontent au temps des croisades. Il semble que l'origine des Khattar soit nettement moins prestigieuse : « Malgré leur refus de l'admettre, il est presque certain qu'ils étaient à l'origine menuisiers, comme à peu près tout le monde au milieu du XIX^e siècle dans ce faubourg, à moitié rural, de Beyrouth¹⁷ ». Les calculs et manigances de Chakib l'ancien¹⁸

¹¹ *Ibid.*, p. 33.

¹² Le Liban a été sous domination ottomane de 1517 (annexion) à 1918.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 34.

¹⁶ *Ibid.*, p. 33.

¹⁷ *Ibid.*, p. 26.

¹⁸ C'est-à-dire le grand-père de Chakib Khattar, père de Mkhayel et arrière-grand-père de Simone. Il a su faire prospérer son affaire de bois (vente et meubles) et

l'ont poussé parmi les notables, en particulier par son mariage avec une fille Sabbagh, une famille « au nom réputé¹⁹ ».

La richesse des Khattar s'attache aux remous de l'Histoire et c'est là que le réel et la fiction se mêlent quand il est fait mention d'une photographie aux allures de preuve :

Au sortir de la Grande Guerre, une importante rivalité l'opposait encore au fameux Gebran Nassar²⁰. Les deux hommes figurent côté à côté sur la photo célèbre des notables entourant le roi Fayçal et le général Gouraud en 1918, et ils seront reçus ensemble à la résidence des Pins²¹.

La construction du pouvoir des Khattar est annoncée dès les premières pages du roman et se consolide au fil du récit par les manœuvres politiques et grâce à l'appui du clergé, ce qui renvoie implicitement aux composantes sociopolitiques du Liban, qui ont sans doute contribué à sa décadence et aux corruptions qui le rongent, à commencer par les élections truquées²².

Ainsi, apprend-on que dès 1918, Mkhayel se place à la tête des puissants, ce qui sera conforté par son fils qui « parviendra même, en 1953, à faire élire son beau-frère député au Parlement²³ » et aura souvent recours à l'évêché pour parvenir à ses fins, comme lorsqu'il obtient que l'évêque annule le mariage religieux de sa fille après que Hamid l'a enlevée²⁴.

Cette accointance avec des religieux ne l'empêche nullement de faire du marché noir durant la guerre de 39-45, l'intérêt dépassant morale et ferveur.

Dans cette perspective, Chakib fait preuve d'un remarquable sens des affaires que n'auraient pas renié ses ancêtres phéniciens, en troquant le commerce du bois contre celui du marbre, plus lucratif et ouvert à l'international. La symbolique est intéressante, en ce sens que du bois, matériau rural, on passe au marbre, éminemment attaché au luxe.

En cela, il suit les traces de son père qui s'était assuré de sa domination au moment où le hameau de Deir Hannouche manquait d'eau, en invitant « les habitants à déménager et à venir s'installer un peu plus bas, sur ses propres terres²⁵ ». Peupler sa propriété revient aussi à la garantir contre des vols, des attaques, ou à éviter que « les

s'introduire dans les milieux ecclésiastiques grâce à la vente d'iconostases et d'icônes (*Ibid.*, p. 37).

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Le clan Nassar (patronyme courant au Liban) figure également dans *Histoire de la Grande Maison*. L'adjectif « fameux » est un clin d'œil de l'auteur.

²¹ *Ibid.*, p. 31.

²² *Ibid.*, p. 167.

²³ *Ibid.*, p. 57.

²⁴ *Ibid.*, p. 133.

²⁵ *Ibid.*, p. 35.

Bédouins ne viennent voler l'eau²⁶ ». Cette charité lui confère du prestige et la reconnaissance de la population, à l'identique du seigneur protégeant les villageois dans son château, sans pour autant qu'il soit un bienfaiteur, car seulement guidé par ses propres intérêts. L'extension de cette domination sur les terres, renforce son aura dans le quartier de Marsad, tout comme sa richesse lui permet d'asseoir sa domination en s'entourant d'hommes tout dévoués.

Cependant, ce règne ne résiste pas aux courants de l'Histoire, et son pouvoir se rétrécit par la lente, mais régulière augmentation de la population musulmane dans le quartier qui succède à la crise israélo-palestinienne, faisant du Liban une zone d'accueil pour les Arabes chassés de Palestine et un refuge pour les combattants de la libération. Marsad n'échappe pas à ce mouvement de population :

Malgré les efforts des notables, le déclin de la présence chrétienne à Marsad s'était annoncé dès la fin des années cinquante, au cours desquelles la population sunnite de Basta, la traditionnelle grande rivale, se déployait lentement vers le sud et s'installait de plus en plus nombreuse, à Marsad, à la faveur du développement de la spéculation immobilière. Les événements de 1958²⁷ marquèrent sans doute un tournant avec l'inévitable mise en orbite des chefs politiques chrétiens, qui pour survivre durent s'allier à leurs collègues de Basta [...]²⁸.

Les conséquences politiques, pour être suggérées, n'en sont pas moins évidentes et annonciatrices de la fin d'une époque, en dépit des stratagèmes de Chakib qui fait alliance avec certains Palestiniens pour conserver un statut stable à Marsad. Les épisodes de la guerre civile, sans revêtir un caractère épique, sont évoqués dans leur retentissement à l'échelle des Khattar qui voient l'exode des chrétiens, l'arrivée de familles venues de l'Est de la ville qui investissent les maisons inoccupées, et l'entrée des milices dans le quartier :

L'organisation d'une milice armée menaça encore davantage la puissance du vieux chef demeuré seul en première ligne. Dès le mois de juin 1975, un étrange drapeau avait été hissé sur le balcon d'une vieille maison, dont on ne savait pas si elle avait été louée ou investie par la force²⁹.

L'escalade de la guerre civile est de plus en plus présente dans ses effets au cœur du quartier et de la famille, en particulier dans l'engagement du plus jeune des fils de Chakib, Elias qui rallie les mouvements palestiniens et « participa à toutes les réunions des

²⁶ *Ibid.*, p. 36.

²⁷ Les tensions entre communautés religieuses en 1958 ont entraîné l'intervention militaire américaine et ouvert la voie aux futurs conflits. Ici, Majdalani défait la légende du Liban vivant dans l'harmonie des diverses religions. Voir pages 67-68 la position opportuniste de Chakib.

²⁸ *Ibid.*, p. 162.

²⁹ *Ibid.*, p. 169.

organisations de gauche à l'École des lettres et entra sans doute à cette époque au FPLP, fut de toutes les manifestations de 1972 et 1973³⁰ ».

Bien que marquée d'un doute comme le note le narrateur qui hésite à expliquer son adhésion au Front Populaire de Libération de la Palestine³¹, elle laisse entendre une fracture dans la famille, à l'identique de celle qui touche le pays. En effet, les deux fils de Chakib incarnent deux aspects du Liban : Michel après bien des frasques épouse Marie, laquelle voit dans son union un ascenseur social puisque fille « d'un fonctionnaire des postes³² ». Cependant, le mariage demeurant stérile, au grand dam de Chakib qui veut asseoir sa dynastie. Leur séparation est orchestrée avec la complicité de l'évêque qui annule l'union. Conformément aux attentes, Michel, six mois plus tard, redresse sa position en épousant « une fille Rayyès, qui lui apportait en dot commerces et biens immobiliers³³ », dont, pourtant, il se séparera au grand scandale de son entourage pour à nouveau s'unir à Marie qui lui donnera deux filles³⁴.

Cette hésitation entre amour et intérêt, l'obéissance au père qui exige le prolongement de la lignée, sont des signes révélateurs d'une société bousculée et partagée entre tradition et modernité, mais reflète aussi la nonchalance des fils de notables, plus occupés de plaisir que de travail. *A contrario*, Elias s'engage à contrecourant des intérêts de sa famille, animé par un sentiment de justice alors que son père, en dépit de ses manœuvres, ne parvient plus à imposer son autorité ni à Marsad, ni même dans sa famille, si bien qu'il se retrouve seul³⁵ et que la grande maison ne tardera pas à tomber aux mains des promoteurs véreux³⁶.

De facto, si les dates mentionnées tout au long du roman renvoient à des événements réels (les élections, l'invasion du Liban par Israël en 1978³⁷, la succession des présidents, etc.), elles constituent surtout un cadre temporel, même s'il n'est pas continu. En revanche, ceux qui touchent à la famille sont bien moins certains et s'approchent plus de la légende, des fabulations, des suppositions qui donnent au roman un aspect mystérieux, finalement assez proche d'un roman policier, car ce n'est qu'aux toutes dernières pages que le mystère s'éclaircit.

LEGENDES ET INCERTITUDES

Outre la légende de l'ascension de la famille Khattar qui se fait emblématique de toute une catégorie sociale libanaise, le roman qui

³⁰ *Ibid.*, p. 149.

³¹ « Je ne sais si tout cela lui parlait vraiment ou s'il était simplement à la recherche d'un idéal en dehors de la société où il vivait et où il s'ennuyait » (147).

³² *Ibid.*, p. 128.

³³ *Ibid.*, p. 133.

³⁴ *Ibid.*, p. 137.

³⁵ *Ibid.*, p. 222.

³⁶ *Ibid.*, p. 221.

³⁷ *Ibid.*, p. 174.

s'ouvre sur le scandale provoqué par l'enlèvement de Simone par Hamid offre une multitude d'interprétations quant aux pensées, dires et faits relatifs à la famille et à son environnement. Le récit de cette intrigue sentimentale appartient à la génération d'après-guerre en la personne d'un narrateur ami des enfants Khattar, Simone et son frère Michel, d'Hamid le protégé de Chakib, avec lesquels il a partagé les années d'insouciance. Il place sa venue dans l'univers des Khattar assez tardivement dans le récit :

Ma présence dans cette histoire qu'il me plaît aujourd'hui de conter est presque insignifiante, sauf que, comme je l'ai dit, je fus de Hamid, de Simone et de Michel, le frère de cette dernière, un compagnon des tribulations, des bêtises d'enfance et de jeunesse. Nos parents étaient par ailleurs amis et mon père fut un allié politique des Khattar [...]³⁸.

La part confidentielle de ce chapitre (ch. 4) dresse un tableau social d'une jeunesse dorée, mais qui cependant, subit les lois hiérarchiques du monde des adultes. En effet, le narrateur raconte les déboires financiers de son père qui le mettent un peu à l'écart de la famille Khattar dont il remarque le changement d'attitude : « Par la suite, ma mère demeura dans notre maison de Marsad. Elle croisait parfois les Khattar à une réunion de famille et Évelyne autant que son mari lui manifestèrent toujours une sorte de déférence hypocrite qui la mortifiait³⁹ ». Cette blessure d'amour propre justifie, semble-t-il, le récit annoncé, et prend des allures de revanche, une forme d'exutoire après l'assassinat de Chakib alors qu'il revient à Kfar Issa.

L'importance de la propriété d'immeubles ou, plus encore de terres cultivables, s'incarne dans Kfar Issa, lieu des années heureuses, mais surtout celui des révélations. Ce vaste espace terrien est celui auquel Chakib est le plus attaché, celui qu'il ne veut perdre à aucun prix, qu'il veut transmettre car « Il savait pertinemment que tout, l'usine, les terres de Marsad, les immeubles et les magasins, serait dilapidé après sa mort, mais l'idée que le domaine de Kfar Issa pût l'être lui déchirait le cœur⁴⁰ ». Ce sentiment se double d'un amour secret et profond pour Lamia dont il est dit que « même après le douloureux épisode de l'enlèvement de Simone, et bien « qu'une immense distance se soit creusée entre eux il la trouvait toujours incroyablement belle, malgré ses rides au bord des yeux et l'alourdissement de ses traits⁴¹ », car elle demeure « l'unique femme qu'il ait jamais aimée et qu'il n'avait jamais réussi à mettre à sa merci⁴² ». Le choix d'Hamid, le fils de Lamia apparaît comme un don en mémoire de ce sentiment.

³⁸ *Ibid.*, p. 55.

³⁹ *Ibid.*, p. 65.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 156.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*, p. 203.

Toutefois, la plongée dans les arcanes familiaux est soumise à bien des réserves, comme l'indiquent les précautions oratoires, même si le narrateur rapporte ce qui ne s'est pas passé, s'employant à défaire les rumeurs et la légende qui en résulte en cumulant les négations :

Hamid Chahine n'entra pas ce matin-là qui était un dimanche, dans la maison des Khattar [...] il ne l'emmena pas après avoir sommé sa dame de compagnie, sa cuisinière et même le sofragui noir de l'accompagner [...] Simone ne se laissa pas non plus, comme on le prétendit, enlever de l'église [...]. Cela ne se passa pas ainsi⁴³.

Cependant, s'il connaît les circonstances de l'enlèvement, il suppose toutes les prémisses qui l'ont précédé, il imagine les pensées de Chakib qui se sent trahi par Hamid, son meilleur soutien. Les affirmations qui suivent sont cependant restrictives quand il évoque une possible demande en mariage : « le plus vraisemblable » « il ne fait pas de doute », et les adverbes nuancent les propos « Hamid se sent probablement devant une sorte de précipice vertigineux⁴⁴ », tandis que Chakib, bouleversé par la fugue de Simone, « doit se demander⁴⁵ » comment la passion de sa fille est née.

Le narrateur lui-même avoue son ignorance et imagine la scène qui a tout changé dans les rapports de Simone et d'Hamid en notant des « Peut-être, [...] voulut-il lui apprendre à soigner son revers⁴⁶ » pour conclure : « Après cela, je ne sais pas quand, un soir peut-être [...] ou bien un jour au cours d'un pique-nique [...] ils se firent leurs premiers baisers⁴⁷ ». Sa position de témoin due à sa proximité avec les amoureux ne l'autorise pourtant pas à connaître les détails intimes qu'il s'invente, peut-être aussi inspiré par une sourde jalousie, car il confie plus loin « nous étions tous amoureux de Simone⁴⁸ ».

L'interdit de cette *mésalliance*, la colère de Chakib une fois qu'il a ramené de force sa fille dans son foyer, se double d'une ambiguïté qui laissent ouvertes toutes les hypothèses. Alors qu'elle ne comprend pas ce refus : « Tu l'as fait venir, tu l'as fait habiter chez nous, tu l'as élevé et traité comme ton fils et maintenant, il ne vaut plus rien ? », son père objecte mystérieusement : « Parce que s'il était *comme* mon fils, je t'aurais laissé l'épouser⁴⁹ ». Dès lors Chakib veut protéger sa réputation : « Il ne faut jamais prononcer ces mots, Simone, jamais. Personne ne doit plus les entendre⁵⁰ ». Par suite, le point final est posé, l'inceste suprême interdit, abolit pour toujours une autre tentative de fugue. La conversation rapportée au narrateur par Simone elle-même est reçue comme un aveu presque involontaire, sans qu'aucune preuve ne l'ait

⁴³ *Ibid.*, p. 9-10.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 18, 19.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 22.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 22-23.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 123.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 112.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 113.

suivi. Que Hamid soit le fruit d'un adultère de son père avec Lamia, l'épouse de son régisseur, intrigue Simone, consciente de la vanité de Chakib, aussi cherche-t-elle dans ses souvenirs des indices de cette liaison, en particulier dans le fait que Lamia continue à demeurer à Kfar Issa et s'occupe toujours du domaine, alors qu'elle est veuve.

Et ce ne sont pas les propos de cette dernière qui apportent un démenti véritable, car elle répond à la question de Simone qui lui demande si elle aussi désapprouvait son mariage : elle « demeura silencieuse, le regard dans le vague, ce qui était aux yeux de Simone un terrible aveu⁵¹ ». La confusion est entretenue et repose sur le mensonge de Lamia, qui ayant cédé aux avances de Chakib, a profité de la situation pour qu'il prenne en charge son garçon et lui offre l'opportunité de sortir de sa condition de subalterne. Le stratagème réussit puisque ce sera Hamid qui héritera des terres de Kfar Issa. Il s'en explique lui-même à son ami : « avant de mourir, ma mère m'a fait un aveu. Elle m'a avoué que je n'étais pas le fils de Chakib, mais bien celui d'Abdallah Chahine [...] Pendant quarante ans, elle a raconté des histoires à Chakib Khattar. [...] Je l'ai crue. On ne raconte pas des choses pareilles au moment de mourir⁵² ». À l'heure où le Liban connaît des revirements capitaux et voit disparaître toute la relative stabilité sociale établie depuis le mandat français de 1920, le subterfuge de Lamia prend une valeur emblématique, ce que formule Hamid : « Mais pour une fois, ce sont les pauvres qui ont spolié les riches⁵³ ».

Si le mystère trouve son explication dans la volonté d'une mère à rompre les barrières sociales, la fugue des deux amoureux offre l'opportunité de défaire la légende d'un Liban uni en rapportant les rivalités entre les clans au sein de la communauté chrétienne. Elles sont révélées, entre autres, lorsque Simone et Hamid trouvent refuge chez la tante paternelle de celui-ci, épouse de Costa Rjeilli, ennemi juré des Khattar présenté comme « un abadaye fameux de Marsad, un des partisans les plus redoutés des Matar, les rivaux des Khattar⁵⁴ ». Bien qu'établie publiquement, cette rivalité repose sur « les vieilles chroniques du quartier⁵⁵ » et « remonterait aux temps des spéculations et des spoliations qui eurent lieu durant la Grande Guerre⁵⁶ » dont la famille de Costa a été victime pendant qu'il était au combat dans l'armée ottomane. Le prédateur n'était autre que Mkhayel Khattar, qui « joua au grand prince en invitant les Rjeilli à continuer à vivre comme eux dans la maison qu'il venait de leur arracher⁵⁷ ». La vengeance aurait dû suivre cette injustice, mais aucun recours n'était possible car « tout avait

⁵¹ *Ibid.*, p. 119.

⁵² *Ibid.*, p. 241.

⁵³ *Ibid.*, p. 247.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 87.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*, p. 88.

été fait dans la légalité⁵⁸ », ce qui laisse croire que dès les premières années de son existence le Liban appartenait « aux puissants [qui] étaient ceux qui avaient spéculé sur le blé et la viande⁵⁹ » : la revanche se fera par le biais de la politique et la réussite sociale. Pour autant, si le ralliement au clan des Matar ne fait aucun doute, en revanche, les conséquences de l'humiliation subie à la sortie de la messe⁶⁰, alors que Costa a rehaussé ce qui fut sa maison, sans en avertir le réel propriétaire, sont soumises à des variantes indiquées par des restrictions, des suppositions : « ou encore » « Si c'est ainsi, c'est fort plausible » « Mais on pense » « On peut imaginer » « Peut-être » « C'est tout à fait possible » « Si l'entrevue a eu lieu⁶¹ » et seul, le résultat est évident quand « il détruit méthodiquement pierre à pierre la maison où il était né » tout comme il déracine les arbres « pour qu'il n'en reste aucune trace dont pourrait profiter quiconque⁶² » et ravage tout le jardin d'agrément⁶³.

Néanmoins, entre les doutes, les rumeurs, et jusqu'aux faits avérés, l'histoire de Hamid est révélatrice d'une société qui a posé ses fondements sur la richesse industrielle ou dans laquelle seul l'appui d'un puissant assure un avenir aux moins fortunés. Ce fils de régisseur, bien qu'accueilli chez les Khattar et responsable dans l'usine, demeurait malgré tout en marge de la famille comme le prouve sa chambre située dans les combles, à l'identique de celles des domestiques. L'écart qui le sépare de Simone ne peut pas être comblé par ses mérites, du moins au regard d'une bourgeoisie de parvenus, ce qui *de facto* permet de dissimuler qu'il soit, du moins pour Chakib, un enfant naturel. Cependant, devenu propriétaire à son tour, il incarne une volonté populaire de s'inscrire dans un Liban contemporain, sans pour autant se défaire des traditions, ni des postures, selon ce qu'en rapporte le narrateur revenu à Kfar Issa :

je me suis alors demandé comment il allait venir à ma rencontre, comment j'allais le trouver [...]. Tandis que je m'interrogeais, deux cavaliers sont apparus. En un instant, ils étaient sur moi, faisant frémir l'air de cris et de mouvements désordonnés. Au milieu de ce viril ballet, je vis Hamid Chahine perché sur sa monture. D'un geste, il fit revenir le calme, immobilisa sa bête et celle de l'homme en keffieh qui l'accompagnait avant de mettre pied à terre dans un grand geste de danseur, glissant de la selle, puis rebondissant sur le sol devant moi⁶⁴.

Les grandes familles de Marsad, bien organisées, veillent à ce que rien ne vienne déranger l'ordre des choses et utilisent les unions en

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.*, p. 91.

⁶¹ *Ibid.*, p. 91-92.

⁶² *Ibid.*, p. 92.

⁶³ *Ibid.*, p. 93.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 235.

fonction des intérêts et de leur protection, sans songer que cet équilibre qu'elles croient maîtriser sera déconstruit par l'Histoire. Espace des mensonges et des faux-semblants, le quartier est aussi le lieu de toutes les tractations, alliances et rivalités, tandis qu'à l'opposé, Kfar Issa est celui des révélations et de la naissance d'une nouvelle répartition des richesses. Il semble qu'une autre légende soit en train de naître, après la disparition de Chakib qui laisse une nostalgie et émeut le narrateur, lequel à ce moment, se rapproche de l'écrivain lui-même. Il s'en est confié lors d'un entretien :

Quand j'étais jeune, j'étais fasciné par les chefs traditionnels – dont j'ai tiré le personnage de Chakib Khattar –, ces grands seigneurs tout à la fois égoïstes et défenseurs des humbles, secondés par les « abadayes », des petits chefs de quartier un peu voyous, personnages mythiques pour les enfants que nous étions, qui maniaient le revolver dans des actions d'éclat, avaient l'art de la mise en scène et du symbole. Ils ont disparu au profit des miliciens, la kalachnikov a remplacé le pistolet⁶⁵...

CONCLUSION

Le dernier seigneur de Marsad n'est pas un roman historique au sens strict du terme, il est une perception de l'Histoire dans ce qu'elle comporte d'écho et de résonance chez les individus auxquels elle échappe et qui tentent de la maîtriser. La démarche de Majdalani ne consiste pas à illustrer les événements qui ont bouleversé le Liban, mais à reconstituer par bribes les mille et une choses qui ont contribué à écrire cette Histoire et à dresser un portrait du pays par petites touches au gré de la mémoire d'un narrateur qui pose une réflexion sur le passé.

Le cours du temps vécu ou réinventé souligne les ambiguïtés dans lesquelles le Liban s'est perdu, les mensonges et corruptions qui l'ont peu à peu défait et qui laissent entendre la complexité de ce pays, trop longtemps étourdi par une prospérité trompeuse et aveuglé de vanité. Loin des certitudes, des preuves sur documents, le récit file une longue métaphore de l'Histoire du pays à travers les situations et les personnages, dans son incomplétude, à l'image des secrets et des légendes variables selon les époques.

Nonobstant, le roman révèle par le biais de l'imaginaire ou des souvenirs de l'auteur, une société privilégiée installée dans le confort de salons à l'europeenne, dans la lignée d'un Balzac peignant la Restauration, mais aussi d'un Proust sensible aux alternances des âmes et de la mémoire. En cela, à la suite de Jablonka on peut affirmer que

⁶⁵ Chaudey M., « Charif Majdalani raconte les chrétiens du Liban », dans <<https://www.lavie.fr/ma-vie/culture/charif-majdalani-raconte-les-chreacutetiens-du-liban-26686.php>>, consultée le 25/11/2025.

« l’Histoire s’incarne dans le destin fictif d’individus ou de familles⁶⁶ »
ou, *a minima*, que le roman restitue la part d’impuissance qui
accompagne et permet de raconter la marche du temps.

BERNADETTE REY MIMOSO-RUIZ
(Institut Catholique de Toulouse)

⁶⁶ Jablonka I., *L’histoire est une littérature contemporaine : manifeste pour les sciences sociales...* cit., p. 126.

BIBLIOGRAPHIE

Ajami C. Z., « Entretien avec Charif Majdalani », dans *Ici Beyrouth*, 14 juillet 2022 : <<https://marenostrum.pm/charif-majdalani/>>, consultée le 22/3/2023.

Chaudrey M., « Charif Majdalani raconte les chrétiens du Liban », dans <<https://www.lavie.fr/ma-vie/culture/charif-majdalani-raconte-les-chreacutetiens-du-liban-26686.php>> consultée le 25/11/2025.

El Adouli N., « Histoire et mémoire dans *Villa des femmes* de Charif Majdalani », dans *Migrations et résilience : le pari du Liban*, Presses universitaires de l’Institut Catholique de Toulouse, 2022, p. 105-117.

Gengembre G., *Le roman historique*, Paris, Klinsieck, coll. « 50 questions », 2006.

Jablonka I., *L’histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales* [2014], nouvelle préface, Paris, Seuil, coll. « Histoire », 2017.

Majdalani C., *Le dernier seigneur de Marsad*, Paris, Seuil, 2013.

Morel El Chami N., « Charif Majdalani, un certain regard sur l’histoire libanaise », dans *Revue algérienne des lettres*, vol. 4, n°1, 2020, p. 127-139.

Rey Mimoso-Ruiz B., « Entretien Charif Majdalani », dans *Migrations et résilience : le pari du Liban*, Presses universitaires de l’Institut Catholique de Toulouse, 2022, p. 73-82.

Valenti S., « Biographie imaginaire, roman social et roman métahistorique dans *Des vies possibles* de Charif Majdalani », dans *Migrations et résilience : le pari du Liban*, Presses universitaires de l’Institut Catholique de Toulouse, 2022, p. 83-104.